

THE GRANDMOTHER GIANT'S STORIES

“She simply comes, like any grandmother, to tell stories by the fire to the people of the town as it used to be done in our countryside” (Jean-Luc Courcoult, author / director / creator of Royal de Luxe). In Antwerp, the Grandmother Giant will tell the story and little stories of the city, she will speak about...

■ The Red Star Line

“As we hammer a nail in a wall the Red Star Line flung itself on Antwerp in order to hang its nets to fish the millions of poor people lost in Europe [...] The way was long for Ivanov who left Byelorussia in 1902 giving up his family taking with him the little money it had accumulated. Walking in the snow, taking place on carts, sleeping in farms he met a fair number of travelers attracted by the same star. One would have said the whole Europe thrown on roads, headed by waves for Antwerp harbor like herds of thirsty animals: the holy door of the new world. For Ivanov it was imperative to reach the railway, this spider web woven on the ground and leading them to the nail hammered in the ground to which the ocean liners held on. Branches of people, several dozens of nationalities met there. Each one having its habits, its different languages marred by greed [...]”

© Extract of the story written by Jean-Luc Courcoult, author, director, creator of Royal de Luxe

Comme on plante un clou dans un mur la Red Star Line se jeta sur Anvers pour y accrocher ses filets destinés à pêcher les millions de pauvres gens égarés dans l'Europe.

Le mât qu'ils édifièrent dans la ville, si haut qu'il dépassait les nuages, attirait l'espoir des peuples affamés.

Ivanov avec ses six frères et sœurs vivaient autour de leurs parents dans une baraque en bois, si étroite que le lit servait à entasser le charbon avec en-dessous la pile de pommes-de-terre conservées pour l'hiver.

Le froid, la terreur, les guerres et la faim balayaient cette Europe misérable et transformaient les habitants à l'état de vermine.

La Red Star Line était alors une araignée géante déployant ses pattes sur Moscou, Belgrade, Bucarest, Varsovie et bien d'autres capitales industrielles.

La plus grande compagnie du monde de paquebots brandissant l'espoir de l'Amérique se lançait alors dans le commerce de l'immigration.

Ces immenses bâtiments de métal flottant courraient d'Anvers à New-York catapultés à 10 jours de distance, et pour certains passagers d'un enfer à l'autre.

Tout de même, des familles retrouvaient un frère, un père disparu durant plusieurs années et dans leurs bras goutaient enfin le parfum de la liberté ; dans une misère tout aussi comparable que celle qu'ils avaient quittée.

Mais pour y arriver l'épreuve était rude.

Le chemin fut long pour Ivanov parti en 1902 de Biélorussie abandonnant sa famille avec en poche le peu d'argent qu'elle avait amassé.

Marchant dans la neige, prenant place sur des charrettes, dormant dans les fermes il rencontrait bon nombre de voyageurs attirés par la même étoile.

On eut dit que l'Europe entière jetée sur les routes se dirigeait par vague comme des troupeaux d'animaux assoiffés vers le port d'Anvers : la porte sacrée du nouveau monde.

Pour Ivanov il fallait atteindre la voie ferrée, la toile d'araignée tissée sur le sol qui les menait au clou planté auquel s'accrochaient les paquebots.

Des antennes, des trentaines de nationalités s'y croisaient. Chacune ses coutumes, ses langues différentes grisées par l'appât du gain.

Dans le train, un jour Ivanov fut témoin d'une scène où une jeune femme, son enfant de huit mois dans les bras, agressée par des étrangers criait sa douleur : ils voulaient simplement jeter l'enfant par la fenêtre. Pour finir elle dut donner son alliance et fut en paix jusqu'à la prodigieuse arrivée des wagons dans la gare d'Anvers.

La gare d'Anvers ! Un temple, une cathédrale d'un autre monde, un bijou démesuré jailli de la modernité ; une vision sortie des rêves d'un animal antique dans laquelle des milliers de gens, transportant des tonnes de valises débarquaient chaque jour.

Sur les quais des hommes criaient : « New-York, New-York, par là-bas ! » et les troupeaux de foules, les yeux renversés par la propreté, la grandeur des rues, les vitrines pleines d'objets jamais vus et la tranquillité des habitants cheminaient dans un même fleuve vers les quais de la Red Star Line !

Mais ce n'était que le début de la deuxième épreuve : embarquer.

La suite est dans un autre carnet de mémoires, je vous en parlerai après la sieste.

RED STAR LINE n°2

*« Ah quelle sieste ! J'ai encore rêvé. Alors qu'attendez-vous de moi ?
(un lilliputien vient lui parler à l'oreille)*

« Bien donnez-moi le carnet »

(Explosion du coffre, lunettes, remise du carnet...)

Elle lit les premières phrases et dit :

« Je vous ai parlé tout à l'heure de la Red Star Line... »

« Après tout cher traducteur lisez donc à ma place le temps de prendre mon thé »

(On passe le dossier dans les mains étonnés du traducteur. Et la Grand-mère lui fait signe de la tête de commencer).

« Je vous ai parlé tout à l'heure de la Red star line et comment Ivanov avait fui son village pour tenter d'arriver ici dans la ville d'Anvers en 1902.

Comment il fut déraciné par la vision titanesque de la gare plus impressionnante pour lui que le palais d'un maharajah collectionnant des machines fumantes dans un cimetière de locomotives, d'où sortaient des milliers de gens groggy par leur périple tous aussi différents qu'il y a d'étoiles dans la galaxie.

Ce troupeau de vieillards, d'enfants, de femmes et d'hommes chargé de valises se dirigeait au travers des rues éclatantes de dignité, marchant sur du pavé lustré, eux n'ayant connu que la boue sous leurs chaussures.

Ivanov comme bien d'autres pensait à sa famille, il se sentait chargé et, bien que fatigué, il avait la conscience d'être la sentinelle qui là-bas à New-York avec son obstination pourrait les faire venir.

A cette époque l'Amérique était un rêve.

Parvenu devant les bureaux de la Red Star il dut attendre 2 jours pour enfin être reçu devant des commissaires de l'entreprise et patienter 10 jours avant la visite médicale qui lui donnerait sa place sur un navire.

Comme tous les gens il dut se loger dans un des hôtels sordides, qui pullulaient à l'époque, entassé dans une même chambre avec 4 familles.

Heureusement il avait acheté son billet dans l'une des nombreuses agences disséminée dans les villes d'Europe ou chaque vendeur prenait une grosse commission, jusqu'à 50 pour cent selon les clients.

A 6 heures du matin tous les gens devaient quitter l'hôtel.

Se déversaient alors dans les rues ces milliers de personnes sans monnaie où les enfants pleuraient certains hommes s'énermaient et la population d'Anvers faisait des pétitions à la mairie sans se rendre compte que la ville était prospère à travers ce trafic de l'immigration.

Après deux ans d'attente Ivanov eut enfin la chance d'avoir une place sur un paquebot.

Ensuite il mit deux ans d'économies pour faire venir sa famille.

Tout le monde fut accueillie sauf la petite sœur qui pour raison médicale fut renvoyée à Anvers.

La mère pleurait en la quittant : elle dut prendre cette décision déchirante pour le salut de son foyer.

La jeune fille dû attendre quatre ans dans la pauvreté, les rues dangereuses et les petits métiers déshonorants.

En 1910, à 20 ans elle débarqua sur le sol de New-York rempli de bâtiments qui touchaient le ciel.

Elle n'eut pas une larme en face de ce paradis perdu à force de l'attendre ».

« Assez parlé ! On va se promener. »

© Jean-Luc Courcoult, auteur et metteur en scène, fondateur de Royal de Luxe

■ Le temps des baleines

“24 million years ago Antwerp was born to a volcano while the moon had not come out of the sea yet, the belly of the Earth was spitting molten rock, like explosions of vomit before the words still unknown to men who did not exist. It ejected whales [...]”

© Extract of the story written by Jean-Luc Courcoult, author, director, creator of Royal de Luxe

Anvers est née d'un volcan il y a 24 millions d'années alors que la Lune n'était pas encore sortie de la mer, le ventre de la Terre crachait de la roche fondue, comme des explosions de vomi avant les mots encore inconnus des hommes qui n'existaient pas. Il expulsa des baleines.

Des centaines, des milliers.

Certaines entraînés par le vent tombèrent dans l'océan.

Ce fut le seul moment où l'on put voir des poissons géants nager dans les nuages tapant la queue dans le vide avant de s'écrouler dans l'eau.

Savez-vous que les baleines s'entendent à 5000 km de distance d'une partie de l'océan à l'autre ?

Elles gémissent le plaisir de vivre et d'écouter quelqu'un répondre.

Toujours est-il que la Terre à force d'envoyer ses mammifères dans l'au-delà eut aussitôt une pyramide d'os qui forma des collines. Des tas d'os, des tas et des tas.

Avec le temps et la poussière tassés, l'herbe fit son apparition et bien plus tard les femmes et les hommes perdus dans l'univers.

Encore plus tard

Alors que les fidèles de Napoléon occupés à vaincre l'Angleterre creusaient au centre d'Anvers d'immenses bassins pour les bateaux.

Ils en sortirent les restes de baleines géantes, des clavicules, des vertèbres et même un petit soldat, tombé par accident d'une échelle dans la boue des fondations, entendit le rugissement de l'océan les oreilles dans la vase.

Et l'esprit tourmenté il vit en vrai une main, une main géante allongée, endormie prête à sortir d'Anvers pour cueillir le cœur des gens.

© Jean-Luc Courcoult, auteur et metteur en scène, fondateur de Royal de Luxe

■ Les souvenirs de la Grand-mère derrière le mur de Planck

“The first time I ever ate anything, I was almost small: I had only two toes. They told me the others would come later. Every year my grandfather would cut a new one from the shoe tree with his secateurs. He cut a rose bud which he would then delicately sew onto me for hours. I must say, I was happier about him looking after me than about growing up. When, finally, my feet were close to completion, I was able to begin some movement; and when I saw myself in the mirror, I discovered a beautiful grandmother without any scaffolding. [...]”

© Extract of the story written by Jean-Luc Courcoult, author, director, creator of Royal de Luxe

La première fois que j'ai mangé quelque chose, j'étais presque petite : j'avais seulement deux doigts de pied. On me disait que les autres devaient venir plus tard. Tous les ans mon grand-père en cueillait un nouveau sur l'arbre à chaussures avec le sécateur. Il coupait un bouton de rose qu'ensuite il me cousait délicatement durant des heures. J'étais plus heureuse qu'il s'occupe de moi que de grandir, je dois le dire.

Quand enfin mes pieds furent presque pleins, je pus entamer un début de locomotion, et quand, je me vis dans la glace je découvris une belle grand-mère sans échafaudage, pétillante d'espoir, les cheveux entraînés par le grand ventilateur accroché sur le mur de Planck.

J'étais toute fière et belle comme les bouquets de ballons qu'on vend dans les fêtes foraines qui soulèvent les hippopotames dans le ciel.

Un jour avec les bretelles de mon grand-père on avait fait des lance-pierres.

Bien sûr on s'amusait à déquiller les planètes pendues dans l'univers.

Ca faisait des météores propulsés à 4 millions d'années km/h qui explosaient des milliards de cailloux intergalactiques.

Ca faisait des lumières un peu partout et des couleurs qu'on n'avait jamais vues.

Faut dire que c'était des conneries, strictement interdites, qu'on nous avait dit comme ça : « faut pas toucher à l'équilibre ! »

Avec mes copines qu'est-ce qu'on s'en foutait de l'équilibre, vu que déjà ils nous avaient pas cousu tous les doigts de pied et qu'on devait rester comme ça toute la journée le cul assis sur la falaise, devant l'éternité.

Alors, il y avait une carte du ciel. Alors on a visé les zones du genre où c'est écrit surtout ne pas toucher... Et boom, un jour on a touché. Ca a fait une vibration comme l'explosion de plusieurs soleils. L'univers a dégagé un rayon de couleur transparente. Et tout le monde est venu près de nous observer le résultat.

Il y en avait qui avait des larmes. On s'est senties connes, mais connes je peux pas vous raconter.

Et puis tout le monde est parti. On s'est regardées. Et ils sont venus après nous soulever pour nous coucher vu qu'on ne pouvait pas marcher. Ils ont rien dit. Mais le lendemain qu'est-ce qu'on s'est faites engueuler. Et le soir, alors que je pleurais sous la couverture, mon grand-père est venu. Il a fumé la pipe, assis. Et il a dit tranquillement ; et je me rappelle que la douceur de ses yeux flottait sur le plafond : « Ma petite, vous n'avez pas brisé totalement le caillou, mais vous avez tué les dinosaures. »

Finalement avec nos bêtises on avait créé l'homme et la femme.

Une voix : « La pipe de la grand-mère ? »

Fumée. Une voiture apparaît. Et elle finit son histoire.

Une immense fête se préparait et on jouait à corde sauteuse et à marelle rebelle, et c'est là qu'en tournant la tête vers la table je découvris : la fourchette !

L'engin était immense et venait paraît-il du ciel lancé comme un javelot à l'aide d'une arbalète.

Toujours est-il que ces fourches ayant traversé l'énorme épaisseur des bois de la table s'étaient plantées net sur un cochon traînant par-là à grignoter des restes. L'impact surprit toute la population.

Jamais nous n'avions vu ce genre de projectile.

*Une armée de pompiers catapultaient des icebergs dans le cosmos et tout ça nous faisait rêver de plaisir.
A ce moment précis, ma copine me pinçant le bras m'indiqua le clou de l'événement.
Nous avons un invité.
Un invité venu de l'autre face du mur de Planck.
Cet immense Géant pourtant plus petit que nous s'appelait Rabelais, François de son prénom. Il se mit aussitôt au fourneau, et nous apprit les recettes de grand-mère.
Des casseroles plus grandes que des autobus renversés sur le dos servaient de terrines de pâté géant. Il versait des tonnes d'eau bouillante sur les arbres, faisant sortir les racines du sol qui s'enfuyaient comme des serpents qu'il saisissait pour la soupe. Tant et tant de recettes imaginaires sont alors entrées dans nos souvenirs de jeunes grands-mères.
Enfin il repartit dans le mur.*

*Bon, maintenant au lit !
Demain je m'enterre toute seule avec mon petit noir.
Venez nombreux nous accompagner pour ce grand départ...*

© Jean-Luc Courcoult, auteur et metteur en scène, fondateur de Royal de Luxe